

LE

# Pèlerin Passionné

*Il a été tiré de ce livre*
25 *exemplaires numérotés sur japon.*

JEAN MORÉAS

---

# LE Pèlerin Passionné

ÉDITION REFONDUE

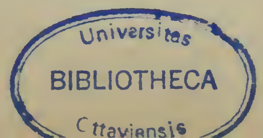
COMPRENANT PLUSIEURS POÈMES NOUVEAUX



PARIS
LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

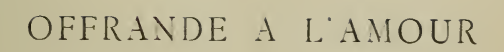
1893





La préface de l'édition de 1891 est retranchée comme inutile à présent. Diverses pièces ont été également retranchées : elles formeront le troisième recueil des œuvres de jeunesse de l'auteur.

Enfin, cette réédition comprend un grand nombre de vers nouveaux qui sont : *l'Offrande à l'Amour*, *Enone au clair visage*, *Alcinoüs et Rhodope*, *l'Automne ou les Satyres*, *Phyllis, princesse de Thrace*, ainsi que la plupart des *Sylves* et l'invocation qui finit l'ouvrage.


# OFFRANDE A L'AMOUR

# OFFRANDE A L'AMOUR

Favorise mes chants, ô Amour, donne-leur
De tromper, même un cœur prudent, par la langueur
Du doux désir. Afin que tout divers mué,
Que tout entier tu sois de ma verve rué :
(Apollon sur la lyre et Pan dans les pipeaux)
Entre dedans mon sein, courbé sous les faisceaux
De ces traits, artisans d'une charmante rage,
Dont tu blessais Procris et Didon de Carthage.

# ÉNONE AU CLAIR VISAGE

# ÉNONE AU CLAIR VISAGE

## I

Elle a fini déjà, pour cette nuit, sa route,
L'étoile qui d'aimer conseille. Hélas ! écoute,
Ne me dis pas : Pourquoi ce fol amour ? Jamais.
Me renflammant le sang d'une coupable envie,
L'arc ne sera tendu, ni encochés les traits.

Si la lumière, vois, de l'étoile a baissé,
Certes, c'est que le tiers des heures a passé.
Non, non, ne me dis pas : Pourquoi ce fol amour ?
Jeune tige, pareille à ce noble palmier
Que dans l'âpre Délos Ulysse vit un jour.

Laisse, laisse Cypris à l'horizon descendre,
L'air est tout imprégné du pollen des fleurs tendres;
Ferme tes yeux aimés,
Puisque l'ombre qui croît me les a dérobés.
Apollon me chérit, et le fils de Mercure,
Le bon Pan corne-bouc, de mon jeune âge eut cure.
Dans le sacré Cyllène où les Nymphes des eaux
M'ont nourri, de ma main j'ai coupé maints roseaux :
D'un art industrieux j'y sais feindre à merveille
La cime des forêts, quand le matin l'éveille.

## II

Ce ne sont pas ceux-là qui blessent ma pensée,
Les membres délicats où tu es enfermée !
O Énone, tu peux, semblable à cet oiseau
Qui dessus le Taygète engendra les gémeaux.
De grâce armer ton cou, armer ta bouche encore,
Le poli de ton teint, riche et brillante aurore ;
Ton oblique regard, de sa plus vive flamme :
Je connais mieux ainsi la pudeur de mon âme !

## III

Que ce soit en pleurant, enfin je l'ai connu
Ce désir innocent qui de toi m'est venu,
O visage divin qui commandes l'amour,
Et qui ne souffres pas que l'Amour nous commande ;
O illustre vertu ornée de jouvente,
Les doux rais de tes yeux me disent : Vois ton cœur,
La glace de ton cœur n'est plus que souffle et pluie !

## IV

Les blés auront mûri sous le Cancer ardent
Et Bacchus renaîtra de la grappe foulée,
Les Hyades viendront, et viendront à leur tour
Les funestes frimas que sème le Borée.
L'eau s'égoutte à doux bruit, les prés sont éclatants,
A présent sont les jours messagers du printemps,
Diane encor' ne guide une meute hardie,
Philomèle soupire au plus haut des forêts,
L'arc flexible de Cypre ébranle de ses traits
L'Ether, source de vie.

O Vénus, ô déesse amante du berger
Qui menait sur l'Ida son troupeau étranger,
Que ton enfant cruel et pourtant adorable
Détourne de mes yeux sa torche déplorable;
Que, reprenant pour moi son visage ancien,
Grave et tel qu'il sortit du germe ouranien,
D'un prestige décent mon faible cœur étonne!
Dorée, tes desseins je ne les pus tromper :
Une dernière fois tu me viennes frapper.
Je ne me flatte plus, je brûle pour Énone.

V

Autrefois je tirais de mes flûtes légères
Des fredons variés qui plaisaient aux bergères
Et rendaient attentifs, celui qui dans la mer
Jette ses lourds filets et celui qui en l'air
Dresse un piège invisible et ceux qui d'aiguillons
Poussent parmi les champs les bœufs creuse-sillons
Priape même, alors, sur le seuil d'un verger,
En bois dur figuré, semblait m'encourager.
Ma flûte ne sait plus, hélas ! me réjouir,
Mon cœur est travaillé de crainte et de désir.

Adieu, roseaux amis que savait pertuiser.
Pour être les premiers, ma main ! Je veux creuser
La tige du lotus ; s'il est vrai que sa fleur,
En apaisant la faim, apaise la douleur
Et fait à l'homme errant sur Neptune écumeux
Oublier sa patrie et ses antiques Dieux :
Lorsque j'y soufflerai, avecque mon haleine
Peut-être envolera ma peine.

V

L'eau qui jaillit de ce double rocher
Remplit ce long bassin d'une onde trépillante ;
Les frênes, les ormeaux, où viennent se percher
Linottes et serins,
Et pies et tarins,
Lui font une voûte ondoyante
Qui garde mieux qu'un toit
De tuiles, lorsque ainsi Sirius pique droit.

Viens goûter la fraîcheur de cette onde secrète.
O chère Énone, jette
Et tissus et bandeaux : ton esprit gracieux
Cache à mes yeux
De voiles plus épais
Tes corporels attraits.

Énone, vous fuyez ! O tourment, ô douleur,
O malheureuse flamme !
O couverte pensé', trop perfide oiseleur
De mon âme !

## VII

Sœur de Phébus charmante,
Qui veilles sur les flots, je pleure et je lamente,
Et je me suis meurtri avec mes propres traits.
Qu'avais-je à m'enquérir d'Eros, fils de la terre !
Eros, fils de Vénus, me possède à jamais.

Guidant ta course solitaire,
Lune, tu compatis à mon triste souci.
O Lune, je le sais, non, tu n'as pas, vénale,
A Pan barbu livré ta couche virginale,
Mais les feux doux-amers te renflammant aussi
Par les yeux d'un berger dans sa jeunesse tendre,
Sur le mont carien tu as voulu descendre.

De ta douce lueur, ô Phébé, avorise
Ma plaintive chanson qu'emporte au loin la brise,
Et fais que mes soupirs, de l'écho répétés,
Etonnent la frayeur des antres redoutés.

VIII

Fier printemps ravisseur, que tu m'as abusé,
Et de quel faux semblant tu as mon cœur brisé !
L'hirondelle à présent sur la mer s'est enfuie,
Le cri de l'échassier nous ramène la pluie;
Le prudent laboureur qui songe à ses guérets
De la cognée abat dans les tristes forêts
L'yeuse qui répand à terre son feuillage.
Automne malheureux, que j'aime ton visage !

## IX

Énone, j'avais cru qu'en aimant ta beauté
Où l'âme avec le corps trouvent leur unité,
J'allais, m'affermissant et le cœur et l'esprit,
Monter jusqu'a cela qui jamais ne périt,
N'ayant été créé, qui n'est froidure ou feu,
Qui n'est beau quelque part et laid en autre lieu ;
Et me flattais encor' d'une belle harmonie
Que j'eusse composé' du meilleur et du pire,
Ainsi que le chanteur que chérit Polymnie,
En accordant le grave avec l'aigu, retire
Un son bien élevé sur les nerfs de sa lyre.
Mais mon courage, hélas! se pâmant comme mort,
M'enseigna que le trait qui m'avait fait amant
Ne fut pas de cet arc que courbe sans effort
La Vénus qui naquit du mâle seulement,
Mais que j'avais souffert cette Vénus dernière
Qui a le cœur couard, né' d'une faible mère.

Et pourtant, ce mauvais garçon, chasseur habile,
Qui charge son carquois de sagette subtile,
Qui secoue en riant sa torche, pour un jour,
Qui ne pose jamais que sur de tendres fleurs,
C'est sur un teint charmant qu'il essuie les pleurs.
Et c'est encore un Dieu, Énone, cet Amour.
Mais, laisse, les oiseaux du printemps sont partis,
Et je vois les rayons du soleil amortis.
Énone, ma douleur, harmonieux visage,
Superbe humilité, doux-honnête langage,
Hier me remirant dans cet étang glacé
Qui au bout du jardin se couvre de feuillage,
Sur ma face je vis que les jours ont passé.

# LE DIT D'UN CHEVALIER QUI SE SOUVIENT

# LE DIT

## D'UN CHEVALIER QUI SE SOUVIENT

Joël est dans sa tour assis,
Sa tour et sa tourelle.
C'est quand dans les bois épaissis
La feuille renouvelle.
Pour lui il n'est mai ni printemps.
Il n'est philtre ni baume.
Euh, las ! car il aura cent ans
Vienne la Saint-Pacôme.
A-t-il fait joutes et bouhour,
A-t-il suivi la guerre !
Mais que, surtout, du mal d'amour
Son cœur n'en avait guère !

Cœur fol, cœur en souci ! serment
De femme écueil au havre,
Gentil amour, plus durement
Que tous gens d'armes, navre.
Vœux liés, déliés, lien
Loyal qu'il soit, qu'il mente,
Ah, maille, maille! au mal, au bien,
Quand vient la mort charmante,
La souvenance va musant. —
Le jeu plaisant !

Et c'est ainsi que, sans douloir,
Joël se remémore :
Madame Emelos, gente à voir,
Qui s'est livrée au More.
Puis c'est Esmerée, Anne, Snor,
Viviane, Junie,
Mab, et la reine Aliénor,
Comme rose épanie.
C'est Fanette, au visage clair,
Qu'un goujat rendit mère;

Et dans sa gonelle de fer,
Pareille à la Chimère,
La Châtelaine d'Yverdun
Qui avait nom Bertrande;
Pour elle il a tendu plus d'un
Ecu à large bande.
Laquelle encore ? (Qui l'eût dit !)
Sanche aux façons hautaines,
Qu'il a surprise dans son lit
Avec trois capitaines;
Alalète, au chef reluisant. —
Le jeu plaisant !

La bouche folâtre à dessein,
Grêle parmi les hanches;
Sous le siglaton fin son sein,
Neige qui sied aux branches,
Neige sur la forêt d'hiver,
Fleur de la neuve épine
Ses flancs, sous la pourpre et le vair
A riche sébeline,
Beaux semblants et doux accoler,

Plus que fruit de maraude,
C'est Aude, encline à s'accoupler,
Ainsi que chienne chaude.
Pour elle il eût les dés faussé,
Comm' pipeur détestable;
Pour elle il eût chevaux pansé,
Et mules, à l'étable.
Pour elle il s'est parjuré ; bref.
N'étant plus guère riche
Ou d'or monnayé, ou de fief,
Avec le duc d'Autriche,
Par la Flandre il s'en fut gueusant. —
Le jeu plaisant !

# ÉTRENNES DE DOULCE

# ÉTRENNES DE DOULCE

## I

Ses yeux parmi
Ses joues, ses lèvres de couleur,
Ses yeux sont comme fleur
De violette au bouquet joli.
Et son sourire
Et son franc dire
Enchantent le mal qui me veut occire.
Mieux qu'en avril ni mai
Gentil oiseau
Du bois ramé
Ne berce somme
De pastoureau ;
C'est pourquoi Doulce je la nomme.

+

Ni le nom de Mélusine
Pourtant,
Ni le nom d'Argentine
Ou de la comtesse de Flassand,
Ni celui plus fameux de la reine
Qui mourut d'aimer,
Ne valent pour la nommer
Le nom qu'elle tient de sa marraine.
Nom qui m'êtes courtois échanson
De loyal heur, en ma chanson,
Las, faudra-t-il toujours vous taire !
O doux nom si gracieux
Qui faites pleurer mes yeux
Quand ma bouche vous profère.

## II

Pour couronner ta tête, je voudrais
Des fleurs que personne ne nomma jamais.

Lavande, marjolaine, hélianthème,
Et la rose que le luth vanta,
Et le lis sans tache que Perdita
Souhaitait pour le prince de Bohême ;

L'œillet, la primevère, les iris,
Et tous les trésors de Chloris :
Gerbe seraient pauvre et défaite
Pour couronner ta tête.

III

J'ai tellement soif, ô mon amour, de ta bouche,
Que j'y boirais en baisers le cours détourné
Du Strymon, l'Araxe et le Tanaïs farouche ;
Et les cent méandres qui arrosent Pitané,
Et l'Hermus qui prend sa source où le soleil se couche,
Et toutes les claires fontaines dont abonde Gaza,
Sans que ma soif s'en apaisât.

# JONCHÉE

# DISCOURS

Du barat d'or affronteur,
Son diffame, l'un apprête ;
Et de laurier imposteur,
Que l'hiver outrageux guette,
L'autre couronne sa tête.
De brigue point n'ai souci,
Ou de menteur faste, si,
Mon pouce, alerte tu mêles
Dessus les cordes jumelles,
Narguant envie et tous sots,
Les parlantes philomèles
Au susurre des ruisseaux.

O qui, sur le double mont,
D'un miel Attique la coupe
Levez, dont la voix semond
Les buccins à riche houppe.
Nymphes, gracieuse troupe,
A l'ignorant mal-appris.
Qui clos tenez vos pourpris,
Mon heureuse fureur-née.
Sous vos lois fut ordonnée
Vers les assurés travaux,
Comme d'un frein est menée
L'ardeur des jeunes chevaux.

Aganippides, aux doux
Airs, dont la harpe se vante,
Nouvelle encore, par vous
Mon âme se sut savante ;
Pour que maintenant j'invente
Un art bien élaboré
Et du vulgaire abhorré :

C'est votre haleine fertile,
Sacrant ma bouche inutile,
Qui fait qu'indigne je sais.
De gentil son et haut style,
Hausser le Nombre Français.

# ÉLÉGIE

Ce ne fut, quand, des Pléiades, le déclin pluvieux
Moleste le bois dénu.

Alors Zéphire éventait les jeux
Des Grâces ; alors des linots tintait le sermon menu ;
Et l'épice, alors, abondait, et la rosée, soulas
Des jardins : lorsque ainsi tu parlas :

« J'ai vu fuir et passer le temps qui nous devance,
Tel un cerf que jamais aucun chasseur ne joint.
J'ai vu nos fleurs d'hier, printemps plein d'inconstance,
Et l'hiver et l'été, comme en un même point.

« O pauvre bien-aimé, tout cet augure double
S'est reflété dans moi, mieux qu'au clair d'un miroir ;
Voici la trêve et si quelque chose me trouble
C'est la pitié que j'ai de ton vain désespoir.

« Laissons au cœur moins docte oser encor' prétendre,
Et d'un vueil à cela mettre la vanité.
Car ne le sais-tu pas ! et que saurons-nous prendre
A cette ombre dissoute avant d'avoir été. »

## TIERCE-RIME

Plus durement que trait turquois,
Amour, plaisant doux archer, blesse
Rustiques garçons et grands rois.

Par telle langueur et faiblesse,
Dieu oublia et diffame eut
David qui haïssait mollesse.

Semblablement l'autre, qui fut
Salomon, si très sage augure,
De grand renom piteux déchut.

Bouche feinte et feinte figure.
Yeux bénins aux gracieux lacs
Honte célent et mal' mort dure :

Agamemnon n'en eut soulas,
Aussi la forcenée Hélène
Le fit voir au duc Ménélas.

Achille servit Polyxène ;
Chez la lydienne Herculus
Fila quenouillette aime-laine.

De Stratonice, Séleucus
Souffrit empire et vasselage,
De Chryséïde, Troïlus.

Au gré d'un coloré visage,
N'écouta les buccins retors
Antoine, preux trop plus que sage.

Et tout docte, en nonchaloir fors
De sa Faustine, Marc-Aurèle,
Vit de cendre ses lauriers ords.

Ainsi, en la bailli' de celle
Dont les cheveux passent l'or fin,
(Las ! qui m'est félonne et cruelle),

Je cuide le Permesse vain,
Et mon souffle n'a véhémence
D'animer le roseau divin

Qui clamait mon nom par la France.

# CARTEL

Je dis à Amour, mon ennemi : Toi qui oses, page
Menu, prétendre sur moi quelque avantage,
Regarde le cimier que sur mon casque font
Bel-Accueil aux vertes couleurs, et Beau-Parler, et l'œilladé présage
Des Dames belles, qui débonnaires me sont.

Je dis à Amour, mon ennemi : Ne vois-tu point
Orgueil gorgias mes brassards garnir à point,
Cuissards et tassette, et jusques à mon soleret qui point
De gai courage; et cet épieu que Témérité
En ma dextre a enté !

A rompre lances, armure mal opportune,
(Amour me dit)
Je n'ai que Faux-Semblants, mais ce sont d'Une
Qui souvent couard te rendit.

## PASSE-TEMPS

Blanc satin neuf, œuf de couvée fraîche,
Neige qui ne fond,
Que vos tétins, l'un à l'autre revêche,
Si tant clairs ne sont.

Chapelets de fine émeraude, ophites,
Ambre coscoté,
Semblables aux yeux, dont soulas me fîtes,
Onques n'ont été.

Votre crêpe chef le soleil efface,
Et votre couleur
Fait se dépiter la cerise, et passe
La rose en sa fleur.

Joncade, coings farcis de frite crème,
Pâté, tarte (ô vous!),
Que vos gras baisers, voire de carême,
Ne sont pas plus doux.

## MON MAL J'ENCHANTE

Toi, mauvais œil, ou stellaire
Malignité, toujours de travers sonnée heure, ou qui que tu sois:
Être vilain, ça, tu me veux encore malfaire.

Ne viens-tu pas, avec ta bouche d'autrefois,
Bruire et siffler ton antienne ;
Ne vas-tu pas à l'allégresse de mes doigts
Mêler ton geste, afin que je me ressouvienne !

Depuis les jours, depuis ces jours on m'a tenu
Plus sûrement sur les fonts Aganippiques, ô gnome,
Et tu pourras savoir par le menu
Si j'ai l'âme gaillarde, et pour quel on me nomme ;
Car, même dans ta nuit, même battu à tes autans,
D'un gracieux délire :
Je dirai le soleil levé, et le printemps,
Sur la plus haute corde de la Lyre.

## LE TROPHÉE

L'équitable balance a voué ma mollesse
Longtemps à l'Aquilon et les flots écumeux,
Lorsque je ne savais entendre la prêtresse
Criant : Énée, hélas ! tu tardes dans tes vœux.
Mais, pareil au troyen, à présent je moissonne
Les prophétiques dons du feuillage écarté,
Et mon esprit prendra la charmante beauté
D'un éclatant soleil amorti par l'automne :
Car n'est-il pas celui pour qui ores en vain
    Saturne vente à la poupe,
Et qui peut, s'il le veut, goûter l'instant frivole, comme un vin
    Qui rit dedans la coupe !

# ALLÉGORIES PASTORALES

## ÉGLOGUE A ÆMILIUS

Alors que j'étais, ô Æmilius, le nouveau
Temps, alors que, la feuille de primerole ;
Que mon âge allait plus éclairci que l'eau
De la source matutinale en sa rigole
De gravier : devis ni son,
Fredons comme de tourtres et passes,
N'envolaient de ma bouche aimée des Grâces.
Mais, soupirer et complainte et tenson.

6.

O Æmilius, pourquoi, sur l'agreste flûte, ai-je
Dit l'automne maligne et le cortège
Des pluies, alors que Flora versait
Beau-riante l'étrenne de sa corbeille,
Et, d'un tortis, Cyprine mes boucles pressait,
O Æmilius; et la barbe, à peine, entour l'oreille
Me naissait ?

L'été, maintenant, grandit l'ombre de mes pas;
La mi-été, maintenant, boit la rosée. Ah, n'est-il pas
Levé, l'astre qui fait s'ouvrir la fleur tardive
Du safran ! Æmilius, Æmilius, voici bruire
L'heure au roseau que mon souffle avive,
L'heure de lamenter.
Ore je vous vais dire :
La folâtre Amarylle, et le joyeux Tityre.

## ÉGLOGUE A MA DAME

Afin de bien louer les dons
Où vous avez chevance,
Que mon pouce n'a les fredons
Des poètes, honneur de la docte Provence !

Ta bouche, sanguin piment,
Douce comme le moût de première cuvée,
Veut qu'on la sacre savamment,
Ainsi que d'un Arnaud fait la rime approuvée.

Puis il me faut, d'un son et très mignard et coint,
D'une cadence vive,
Telle de ce Jaufred que fine amour a point,
Vanter tes crêpes crins, couleur d'huile d'olive.

Tes yeux, aurés comme cédrat,
— Sagettes et blandice —
Clament la pompe et l'apparat
Des vers qui, dans le Montferrat,
Chantèrent Béatrice.

Pour dire ta grâce et le teint
Tien, le plus beau du monde,
Que le bruit de ma voix n'atteint
A ce Guillaume Cabesteint
Qui aima Sorismonde.

Mais pour que je me deuille, ainsi que je le doi,
De la pitié qui n'est en toi,
Il faudra que je creuse
Le roseau divin éclatant
Où le chèvre-pied souffla tant
Sa fureur amoureuse.

## ÉGLOGUE A ELLE ENCORE

J'eusse pu me nourrir de miel
Nouveau, pendant des mois, et bien que l'on prétende
Que sa saveur trouble les sens,
Je n'eusse été, certes, tant dépourvu de sagesse
Que pour avoir, de ma lèvre, ah si peu !
Effleuré ta bouche, semblable au feu.

Bouche plus suave que le miel
Au creux des ruches amassé,
Bouche plus vive que les hauts pavots
Parmi la prée,
Accole, ô sa bouche, rebaise la bouche mienne
Que tout forcené je devienne.

Ainsi, amour dernière à mon cœur née,
Par bois touffus et sente étronçonnée
J'irai, mené de mes fureurs errantes,
Jusques au val où les eaux sont courantes,
Et là, d'un saut, tôt me sera ravie
Cette langueur de vous, avec la vie.

Alors, peut-être, un dieu sylvain me changera
En arbre dru, dont la verdure forte,
Belle, t'abritera,
Lorsque l'Auster moiteux les grèles nous apporte.

Alors, la Cyprine, peut-être,
De mon corps défunt fera naître
Quelque haie aux jets éclatants,
Et sur le retour du printemps
Je saurais encor' te complaire,
Fleur en ta tête claire.

Peut-être, aussi, serai-je mué,
Par celui qui son front pare d'une corne lisse,
En roseau doucement remué :

Pour bercer ton sommeil, au solstice.

# ÉGLOGUE A FRANCINE

O Francine sade, cueille,
De tes doigts si bien appris,
La rose, moite en sa feuille,
Le lys qui n'a pas de prix.
Des chants et des verts pourpris
La fleurante nouveauté,
Las, demain aura été.

N'es-tu pas fleurante pomme,
O Francine de renom,
Et tant frétillarde, comme
Tourterelle en sa saison!
Bientôt tu n'auras foison
De plaisance, chef doré,
Ni visage coloré.

Or, ainsi, belle Francine,
Faisant nargue à vos foleurs.
Sénestre je vaticine
Toutes sortes de malheurs.
En me couronnant de fleurs.
Sifflant de pastoraux airs
Dans mes chalumeaux diserts.

# ÉGLOGUE A PAUL VERLAINE

Pour avoir tant essoufflé des cornemuses
Criardes, au fredon têtu,
D'une mauve, guide cent brebis camuses
Ménalqu' de superbe vêtu.

Maint bélier, et la profitable génisse
Qui nourrit ses deux nouveau-nés,
Ornent l'étable de Mopse, si très nice
A dire les chants alternés.

Thyrsis se rengorge d'une coupe ouvrée
Des mains du noble Alcimédon;
Batte, opprobre de la montagne sacrée,
D'un laurier de brigue eut guerdon.

A toi, l'honneur des Lybéthrides agrestes,
Abreuvé des parlantes eaux,
Il ne sied prix que du son de tes doigts prestes
Sur les disparates roseaux.

Divin Tityre, âme légère ! comm' houppe
De mimalloniques tymbons;
Divin Tityre, âme légère ! comm' troupe
De satyreaux ballant par bonds.

# LE BOCAGE

## MORAL ET PLAISANT

# SYLVE I

## VIGILE DU POÈTE ROMAN

Amicale clarté du ciel, déesse triple,
Phébé que réjouit la miche au pur levain,
Astéri' dont le trait ne manque pas la cible,
Hécate dont la corne est sacrée au devin !
Je n'ai pas dans le miel les dents du lynx dissoutes
Ni contraint l'Austre vieux à rabattre son bruit,
Je ne viens pas troubler ta course dans la nuit,
Ma bouche ne dit pas le chant que tu redoutes.

Vois plutôt sous ces bois couronnés de l'Eté
Mon Erato fervente aux fastes bucoliques
A songer qui élut la fraîche opacité
Que baigne doucement la Marne aux bords obliques.

Lune, veuille que l'or abondant ne me soit,
Mais que la pauvreté n'habite pas mon toit ;
Que si m'assaut l'adversité, d'un penser droit
Mon âme la médite, et que la Paphienne
Ne m'arde pas soudain du brandon rigoureux
Qui fit le Perce-monts fileuse lydienne.
Que ceux faussement peints ne m'abusent, qu'entre eux
Je passe avec le cœur léger, ô bonne Lune.
D'un petit oiseau ! car, dans mon sang chaleureux,
De ton frère à l'arc d'or je porte la fortune.

De la marche normande au pays angevin,
Où la pomme est gaulée, où fermente le vin,
Chacun eût estimé sa valeur importune
De n'entendre ma voix et que fût empêché
Mon plectre (honneur gallique) au luth trois fois touché.

# SYLVE II

## LE RETOUR

Pétrée, chère tête !
Pareille au blond épi que la faucille guette ;
O Pétréa, génisse indocile au servage,
Moins douce est la saveur de la pomme sauvage
Que ta bouche.

Contre des hommes belliqueux que la trompette enivre,
Mes bras tendirent l'arc d'aubier où la sagette vibre ;
Mais ils sauront aussi s'illustrer d'une lutte
Plus bénigne, ô Pétrée, et j'appris les secrets
Des pertuisés roseaux et de la curve flûte.

C'est temps nouveau quand de ses traits
Diane n'ensanglante les forêts.
C'est quand Jouvence fait à Dioné service.
O gracieuse enfant, que clairs et simples sont tes yeux !
Déjà, l'astre de Bérénice
Guide vers l'Occident le Bouvier paresseux.

Pour que tu cèdes à mes pleurs,
Ma main a dévidé des fils de sept couleurs.
Chantant l'air redouté,
J'ai répandu la cendre
Des herbes de bonté.
La voix du rossignol fait ton âme plus tendre,
Et le favone agace, comblant mes vœux,
La couronne de pin qui mêle tes cheveux.

## SYLVE III

### CONTRE QUELQUES-UNS

Il est qui se pensent savants
Et de miel arrosés, parmi nos écrivants,
Lorsque d'un vain propos leur subtilité farde
Le véridique teint de leur humeur couarde.
Ceux-là les peut-on voir
D'un froncé sourcil pédantesque
Vanter la Minerve tudesque
Ou l'Anglais, de gravité l'hoir.

Toi qui mènes les Muses grecques,
Aux rivages de la Seine et du Loir,
Afin qu'elles dansent avecques
Les Sylphes et les Fées, aux sons
De tes romanes chansons ;
Si tu bois le vin doux des cornes libérales
Et mêles tes cheveux de rains et de pétales,
Tout docte au lyrique fredon,
De ton esprit t'en fasses-tu délivre !
Du Plessys, tu ne vas maudissant le brandon
Guerrier par qui Jupin donne honte et guerdon,
Et tu sauras mourir ainsi comm' tu sais vivre !

## SYLVE IV

A RAYMOND DE LA TAILHÈDE

Laissons le rustre, l'immonde
Ignorant dénier à notre Apollon le prix
Des larmes, pour ce qu'il est si bien appris
A couvrir de beauté la misère du monde.
Rions-nous d'eux, mon Raymond, qu'un noble jeu
Couronne de rameaux légers
(Comme des garçons bocagers)
Nos cœurs pareils aux Cyclopes amis du feu.

## SYLVE V

LA DRYADE A PAN DE RENDRE MAURICE DU PLESSYS
A LA SANTÉ

Illustre pied-de-bouc, Pan de vert couronné,
Fais que mon du Plessys me revienne gaillard,
Car sur tous il sait bien chalumer avec art
Et son bruissant luc sur tous est bien sonné.
La peau de ton rival, Pan, tu auras pour prix,
Si tu me rends bientôt cette bouche à fredon
Qui fait taire d'un coup dans mon bois de Meudon,
Du satyre outrageux le rebec mal appris.

## SYLVE VI

Æmilius, l'arbre laisse la verte
Couleur, et le lustre efface
Des roses, dessus leur face ;
Et pour les rossignols, dans leurs hautes demeures,
Amour ne file plus les heures ;
Et de son vol, pour rien, bat le gel des fontaines
L'oiseau, qui Jupiter muant en forme vaine,
D'Ilion douloureuse engendra le brandon :

Quand vient sur la forêt l'extrême Automne.

Hélas! déjà l'Été décline sur ma tête,
Et cette Automne qui s'apprête
Viendra bientôt sur moi, comme sur la forêt.
Ains, de mes jeunes ans, ami, je n'ai regret ;
L'étoile de Cypris dans mon cœur ne se couche,
Et d'un doux regarder, si je dis les réseaux,
C'est un Zéphire enfant qui toujours par ma bouche
Fait chanter mes roseaux.

## SYLVE VII

Téthys qui m'as vu naître, ô Méditerranée !
Quinze fois le Taureau nous ramena l'année,
Depuis que, par ton zèle exilé de ton sein,
Ton aimable couleur à mes yeux fut ravie.
Certes, mon âme est forte et brave est mon dessein,
Et rapide est mon soc dans la trace suivie ;
Et jà ma bouche a su entonner l'Aquilon
Avecque l'Euménis, dans l'airain d'Apollon.

Car, enfant j'ai mâché, d'une fureur avide,
Le rameau Pénéan, de tes embruns humide.
Mais du fils d'Oïlée ou d'Hector la valeur
Un instant elle fault : et parfois mon courage
Toujours la pique au poing ! médite la douceur
Que je m'accoude un soir pleurant sur ton rivage.
Ore que, sur tes flots où Diane a versé
La stérile lueur de son flambeau glacé.
La plainte de l'alcyon ne cesse de s'accroître.

## SYLVE VIII

Un troupeau gracieux de jeunes courtisanes
S'ébat et rit dans la forêt de mon âme.

Un bûcheron taciturne et ou frappe
De sa cognée dans la forêt de mon âme.

Mais n'ai-je pas fait chanter sous mes doigts
(Bûcheron, frappe !) la lyre torse trois fois !

(Bûcheron, frappe !) N'est-elle pas, mon âme,
Comme un qui presse de rapides coursiers !

# SYLVE IX

La persuasion habite sur tes lèvres,
Jeune homme, et l'on
Dirait que dans tes yeux se lève
L'Ourse brillante, fille de Lycaon.

L'épeautre de Toscane, la myrrhe grasse et l'iris,
En vain font le col d'Aspasie un miroir.
En vain, Plouto soupire, et tu te ris
Du vieil Eumolpe et de son parasol en ivoire.

Car, jeune homme, de quelle herbe, de quelle fleur
Du Phase ou de Tempé,
De quel hippomanès d'une cavale en chaleur,
Ta chasteté sera trompée !

# SYLVE X

Pour consoler mon cœur des trahisons.
Je veux aimer, en de nobles chansons,
Les doctes filles de Nérée :
Glaucé, Cymothoé, Thoé,
Protomédie et Panopée,
Eunice aux bras de rose, Eulimène, Hippothoé.



Et l'aimable Halie, et Amphitrite. à la nage prompte,
Proto, Doto, parfaite à charmer,
Et Cymatolège qui dompte
La sombre mer.

# SYLVE XI

Gentil esprit, l'honneur des Muses bien parées,
La Tailhède, les bandelettes sacrées
Ceignent ton front. Bien que tu passes parmi nous,
Que la cendre à tes pieds de cette vie reste
Comme aux flancs de Délos la mousse du Géreste.
Ta soif s'étanche aux flots Dircéens, et d'un doux
Murmure le laurier frémit quand tu parais.

Et sur le vil Python ta main vire les traits
Indubitables, et tes vœux appendent des prémices
Au bord de l'Acragas où meuglent les génisses.

## SYLVE XII

Je naquis au bord d'une mer dont la couleur passe
En douceur le saphir oriental. Des lys
Y poussent dans le sable, ah, n'est-ce ta face
Triste, les pâles lys de la mer natale ;
N'est-ce ton corps délié, la tige allongée
Des lys de la mer natale !

O amour, tu n'eusses souffert qu'un désir joyeux
Nous gouvernât; ah, n'est-ce tes yeux
Le tremblement de la mer natale!

## SYLVE XIII

Que faudra-t-il à ce cœur qui s'obstine ;
Cœur sans souci, ah, qui le ferait battre !
Il lui faudrait la reine Cléopâtre,
Il lui faudrait Hélie et Mélusine.
Et celle-là nommée Aglaure, et celle
Que le Soudan emporte en sa nacelle.

Puisque Suzon s'en vient, allons
Sous la feuillée où s'aiment les coulombs.

Que faudra-t-il à ce cœur qui se joue ;
Ce belliqueur, ah, qui ferait qu'il plie !
Il lui faudrait la princesse Aurélie,
Il lui faudrait Ismène dont la joue
Passe la neige et la couleur rosine
Que le matin laisse sur la colline.

Puisqu'Alison s'en vient, allons
Sous la feuillée où s'aiment les coulombs.

## SYLVE XIV

Sauvons-nous du souci d'un jour !
Théone, cédons à l'amour.
Cédons à Vénus Cyprienne.

Que le myrte à la verveine tors
(D'autres diront la vie et ses torts !)
Peinture tes cheveux que l'écaille hausse.
— Je dirai la vipère au bandeau
Des femmes de la Thrace, et l'eau
Sacrée de la fontaine de Tilfosse.

Fais ton corps docile au coussin,
Ceinturée de perles indiques.
— Je dirai comme au doux essaim
Des Favones rouvrent leur sein
Les gracieuses Heures véridiques.

# SYLVE XV

Moi que la noble Athène a nourri,
Moi l'élu des Nymphes de la Seine.
Je ne suis pas un ignorant dont les Muses ont ri.

L'intègre élément de ma voix
Suscite le harpeur, honneur du Vendômois;
Et le comte Thibaut n'eut pas de plainte plus douce
Que les lays amoureux qui naissent sous mon pouce.

L'Hymne et la Parthénie, en mon âme sereine,
Seront les chars vainqueurs qui courent dans l'arène;
Et je ferai que la Chanson
Soupire d'un tant ! courtois son.
Et pareille au ramier quand la saison le presse.
Car par le rite que je sais,
Sur de nouvelles fleurs, les abeilles de Grèce
Butineront un miel Français.

## SYLVE XVI

Oui, c'est au sang latin la couleur la plus belle.
Les plus riches moissons sont toujours à Cybèle.
Et toujours la Victoire, amante des combats.
Sera forgé' pour nous des Cyclopes nu-bras.

Que notre voix obtienne,
Des dents de Chrysaor,
La foudre olympienne :
Sur nos luths veille encor'
La vierge Athénienne.
Pallas au casque d'or !

Si pour l'impie obscur oncque ses feux ne vivent.
Pour nous, ses attentifs,
Jette un éclat plus vif
Vesta qui règne sur le Tibre.

## SYLVE XVII

A CHARLES MAURRAS

Pestum qui deux fois l'an voit naître et mourir
Adone, Lucrétile agréable qui bruit encor'
Des vers latins chantés sur la lyre de Lesbos,
Hybla qui nourrit ses abeilles de la fleur
Du saule. Ustique où le Faune léger, du lycée fuitif,
Ecarte de la chèvre et de son époux odoreux
L'Été et l'Austre ;

Ni la rive abordé' de la troyenne proue,
Ni l'ombreuse Tibur, et ni l'heureux coteau
Où, charmé sous la voix du cygne de Mantoue.
Tel la source au cheval parla le Mincio :
Ne surent plaire au cœur des Muses et des Grâces
Ainsi que tu le fais, ô dorée Provence !

Jaufred, Arnaud Daniel
Au style doux comme miel.
Pierre qui sentis la darde
De la belle Nesmengarde.
L'autre Arnaud qui n'eus soulas
De la Dame de Bourlas,
Bernard, Anselme, Folquette
Qui capucin te rendis,
Et Raimbaud qui de Phanette
Rimas en Aubes et Dits :
Votre vertu, de l'arbre du Pénée,
Aux champs d'Elise soit à jamais couronnée,
Aimables provençaux par qui sut bien les sons,
Mignardement sonnés, des jeux et des tensons,
En pays champenois, le grand Thibaut, mon maître.

Sur tes grèves conduit paître
Protée encor' son troupeau,
O Provence qui vis naître
Et Pontopore et Spéio,
Et la belle Galatée,
Et Mélite au doux souris,
Filles que du dieu Nérée
Eut la princesse Doris.
Rivage heureux, si la Parque me file
Des jours d'amertume trempés,
Alors que les épis stériles
Auront mon attente trompé,
J'irai vers toi ; à l'heure où la cyprine
Vesper ramène la fraîcheur,
Couché dessus l'herbe marine,
J'appellerai le sort de Glaucque le pêcheur.

## SYLVE XVIII

D'une ingrate douleur ayant les traits souffert.
Devant l'été des ans j'en ai touché l'hiver.
Mais ma verve pareille aux eaux du noble Alphée,
Se mêle au flot mondain sans en être altérée,
Et par toutes les fois qu'aux cordes j'ai tenté
(Pour que rougisse enfin l'affreuse nudité
D'un impudent chanteur), j'ai caché mes blessures
Sous le beau teint des fleurs noué's en sertissures.

# SYLVE XIX

A ERNEST RAYNAUD

La glèbe s'amollit et cède au doux Zéphire;
Jà l'alouette tirelire,
Et la source s'accorde aux tuyaux du pasteur.

O printemps adorable,
Lorsque tu fleurissais au milieu de mon cœur,
Je n'avais pas souci du déclin des Pléiades.
Que tu reviennes or', sur leur tige, à requoi
Les roses odorer, et reverdir les arbres :
C'est le tardif safran qui seul s'ouvre pour moi.

# SYLVE XX

## LES ARMES DES DIEUX

Muses de France, sœurs, ô troupe bienheureuse
Qui habitez les bords de ma Seine amoureuse,
Le rustre au barbare parler
Dans vos antres l'écho ne viendra plus troubler :
Aux mains de du Plessys le tambourin de Nisa sonne.
Qu'il soit percé, Python mal-embouché !
Dessus l'enclume de Vulcain, traits il façonne.
Mars de son même casque l'a paré,

Ceint de ses clefs le veut Fortune ;
Il porte le trident du valeureux Neptune,
Et le bâton noueux
Par qui les monstres mi-chevaux reconnurent Alcide.
Et, riant de l'effroi de ces fuyards honteux,
Opprobre du Parnasse il agite sur eux
De Jupiter tonnant l'épouvantable égide.

## SYLVE XXI

Romane juvénile fleur, vous m'êtes témoin
Comme dispos et droit et simple
J'ai mis mon soin,
D'un arc qui frappe au loin
A purger des monstres le Pimple.

Mais puisque déjà par notre art
Se répondent Pindare et Thibaut et Ronsard,
Puisque Pégase fait, pour accorder nos lyres,
Naître un nouveau surgeon sous son sabot gaillard,
Quelle cure à nos mains d'écorcher les Satyres !

Qu'ore
Sonne le chant qui les Gaules décore :

D'une audace familière,
Vous soyez toujours vainqueurs,
Et vous couronnez de lierre
Au pentathle des neufs sœurs.
A Troade la hautaine,
Roland baron capitaine
Qu'il y joûte à la quintaine !
L'Alphé', le Tibre mêlez
A cette amoureuse Seine,
Faites qu'au bruit de l'aveine
Où vous savez bien souffler.
Le gentil Auberon, par les tardes soirées.
Mène danser au bois les filles de Nérée.
Portez Phébus au cœur, en votre esprit, Pallas !
Car, dans l'arène où le lâche recule,
Je veux montrer le poing illustre d'Iolas
Guidant le char d'Hercule !

## SYLVE XXII

Le sang de mon cœur, d'une goutte,
Peut du glacé Strymon faire fumer la route.

Io ! l'arc qui frappe au loin se bande et tonne :
D'être à nouveau percé le noir Python s'étonne.
Io ! Dodone ton sommet
S'éveille en Vendômois, aux rivages de Seine
Courent les feux que Diane allumait
Sur la montagne lycienne !

## SYLVE XXIII

Ore, que dessus ma tête,
Saturne ennemi tempête ;
De ses innocentes mains
Clothon, du destin instruite,
Qu'active file la suite
De mes conforts toujours vains !
Sur le luth je ne dirai,
Homme de mauvais courage,
Mon ennui, ou d'un outrage
Dépit je ne me plaindrai.
Plutôt, d'une ardeur qui passe
Thèbes, Ascrée et la Thrace,

Je sonnerai sons si hauts
Que les neuf sœurs étonnées
Fuyant le Pimple et Pénée
Et de Pégase les eaux,
Feront bruire en la France,
Parlantes, dessous ma voix,
D'une amoureuse cadence.
Les prés. les antres, les bois.

# GALATÉE

# GALATÉE

« Oublie, ô Cyclope, sauve tes vœux
Du réseau gracieux
D'un regarder où tu te fis enclore.
Déjà, sous un chef verdissant la source bruit.
Déjà l'églantier se colore,
Déjà l'arbre sylvestre porte fruit.
Oh, pourquoi, Cyclope, en toi l'hiver encore.
Et que n'es-tu pressant les pis abondants
De la génisse profitable !
Vois les taureaux mêler leurs cornes, entends
Bêler tes brebis à l'étable. »

Vieux Mélibée, ainsi tu parles.
« Les autans
Soufflent malins aux tiges qui florissent,
Maligne est la pluie aux épis qui mûrissent.

Et l'arc d'Eros, si les traits ne partent doubles, blesse
Soulas et liesse.
Si la mare, au roseau, si l'onde pure, au peuplier, il faut.
Soupire-t-elle la palombe après le gerfaut.
La carpe après l'hameçon ? Après le taon sonore,
Soupire-t-il le bœuf? O Cyclope. oublie ore,
Dame qui n'a franchise. Sache, plutôt, que le verger
D'épices soit garni, ou qu'un feuillage étranger
Ente l'antique tronc, et que, dans la corbeille
Faite de baguettes de saule, et d'osier léger,
Avecque soin le lait se caille. »

Ainsi tu parles, vieille
Cotytaris.

Oublie ! oublie ! Euh, foin
De vos thriacles, bélîtres, botteleurs de foin,
Langues radoteuses ! Qu'il ait
Un bois retors et de mainte coudée
Le front d'un cerf nouvellet,
Que, badin, le cerf aux abois frappe
L'herbe, d'un pas alterné.

Ou que, surpris, le chien du Ménale
Par le lièvre soit mené,
Que l'homme amputé de sa dextre
Tire l'épée à-deux-mains,
Que le perclus vainque à la course
Atalante aux pieds soudains,
Que la mule rétive et la cavale
Mâchent comme gingembre leur mors,
Et qu'elle se rengorge, la taupe,
De deux yeux d'Argus : alors
Lorsque vous aurez dit : Oublie, oublie, ô Cyclope !
Vos bouches parleront selon leur nature de bouche, et non
Telle la peau d'un vieil onagre
Qui résonne au tympanon

O Mélibée, aussi,
Ne disais-tu pas Chariclée
En grief souci
De ne voir, dans ma barbe mêlée,
Le ruban, dont présent me fit,
Par sa main, son cœur déconfit.
O Cotytaris, maquerelle,

Ta face rusée, en son pli
Cèle et décèle :
Comme Corinne serait aise
S'elle avait par mes travaux empli
De lait, son tétin rose et fraise.

Mieux que Corinne, sous la tunique détorse,
Nulle n'a la cuisse potelée.
Couleur du cèdre dépouillé de son écorce
Sont les cheveux de Chariclée.
Corinne a les cheveux comme une lueur.
Mais Galatée a tout mon cœur.
Chariclé' bonne et doucette et tendre
Baisse ses yeux de pierre aventurine.
Telle la bacchante de Thrace sait s'étendre
D'audace barbelée, Corinne.
Chariclé' charme par sa pudeur.
Mais Galatée a tout mon cœur.

Galatée, mon beau souci,
Dame, Ma Dame sans merci !
De ce cœur, telle la plaine féconde,
M'allez-vous faire un cœur plus dénudé

Que le bois par l'hiver émondé,
Et plus stérile que l'onde.
Galatée ! l'osmonde
Joliette,
L'aneth éclos à la matinale fraîcheur, la sariette,
L'ache, si ma main les cueille,
Des ronces ne valent la feuille.
Galatée ! l'ambre en chapelet,
Le grenat semblable à la flamme, comme lait
Les perles sitôt remuées,
Prases, jaconces, si j'en veux
Tresser vos boucles de cheveux,
En roche bise sont-muées.
Chères mains à toutes grâces vouées,
Dame douce ! cette guerre cessez.
Et de pitié (comme
L'épine porte l'amome)
Votre rigueur fleurissez.

Merci crié au vent ; trop durable rigueur :
Peu prisée amitié ; cœur en vaine langueur
Et dure embûche ;

Mon cœur plus vainement langoureux que l'oiseau
Après le haut bocage, alors qu'en un réseau
Son vol trébuche.

Ses yeux si clairs, ses fosseleux souris,
Son vaillant corps, son venir, son aller,
Et les doux mots dont ell' sut me parler,
Et le beau teint, de son âge le prix.
Son teint si beau, comme rose en pourpris,
Et qui la fais à Cyprine sembler :
Dons sans guerdon ! vous me deviez embler
Valeur et l'heur en vos lacs entrepris.
D'amour où n'est ni cautèle ni vice
J'avais juré de vous faire service.
O Dame, hélas ! las ! félon à moi-même
L'eau, à la fin, la pierre drue perce,
Mais non de vous la cruauté extrême
Mes tristes pleurs, car trop m'êtes adverse.

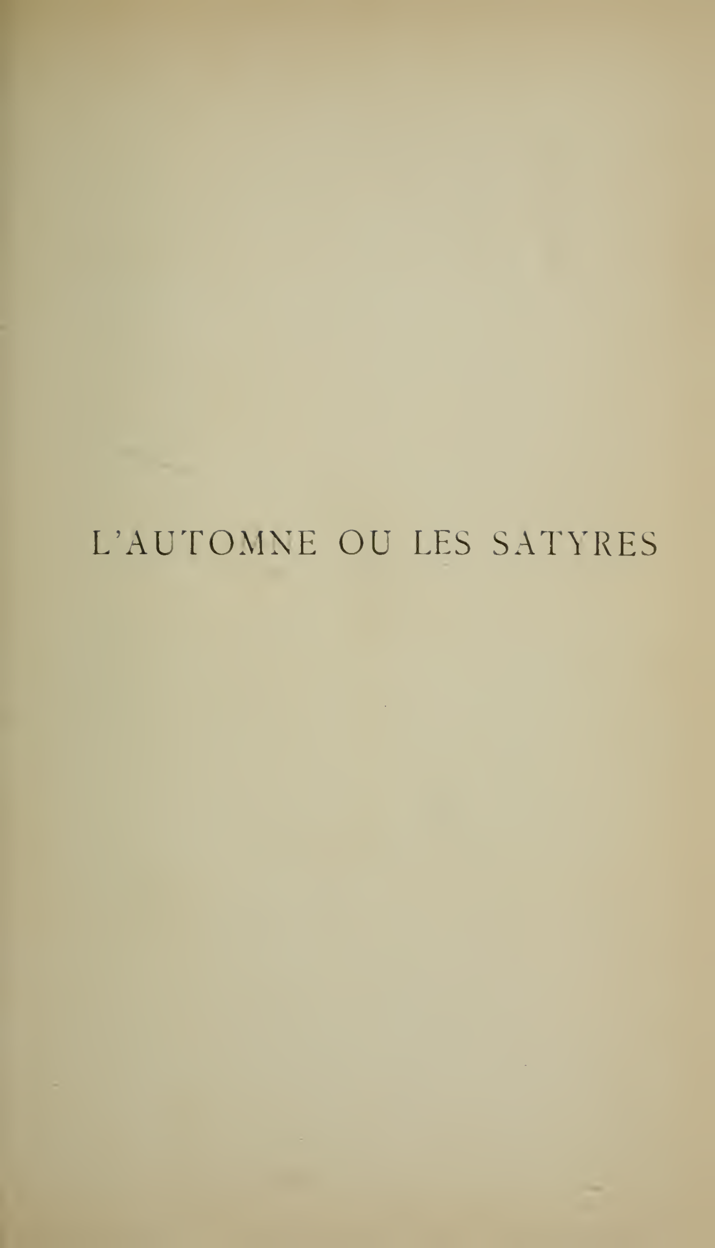
Printemps et Mai
Ont parfumé
Et val et plaine ;
Zéphyr haleine.

De-ci de-là ballent, farauds,
Pastourelles et pastoureaux.
Où trouver, las !
Trêve et soulas
A ma grand'peine.

# ALCINOÜS ET RHODOPE

## ALCINOÜS ET RHODOPE

Que tu montes au ciel douce et brillante, ô lune,
Ce n'est plus le printemps, c'est l'automne importune !
Le vigoureux été, le printemps florissant
Emportent avec eux mon amour languissant.
Le feuillage est tombé, l'hirondelle est partie,
Ah, viens plus près de moi, Rhodope, je te prie :
Un zéphir amoureux, de ta bouche soufflé,
Me fera souvenir des beaux jours de l'été,
Et je pourrai tromper le temps et ma tristesse
En admirant tes seins que hausse la jeunesse.

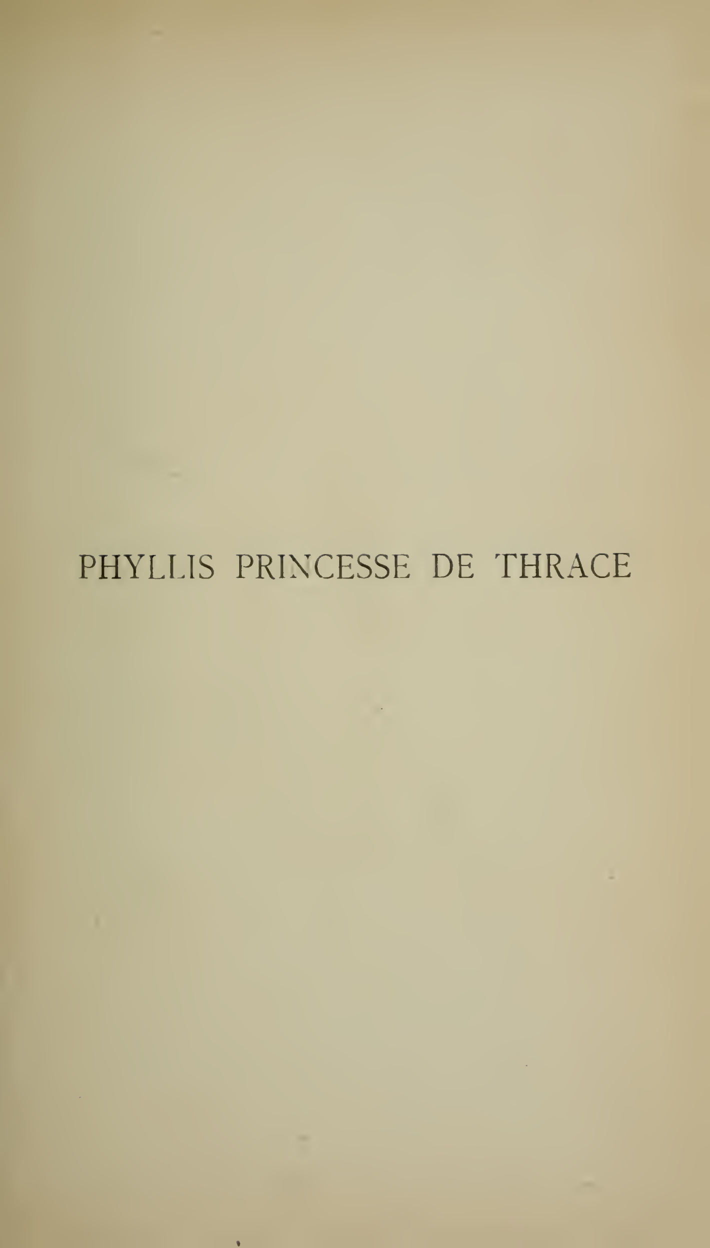


# L'AUTOMNE OU LES SATYRES

## L'AUTOMNE OU LES SATYRES

Hier j'ai rencontré dans un sentier du bois
Où j'aime de ma peine à rêver quelquefois,
Trois satyres amis; l'un une outre portait
Et pourtant sautelait, le second secouait
Un bâton d'olivier, contrefaisant Hercule.
Sur les arbres dénus, car Automne leur chef
A terre a répandu, tombait le crépuscule.
Le troisième satyre, assis sur un coupeau,
De sa bouche approcha son rustique pipeau,

Fit tant jouer ses doigts qu'il en sortit un son
Et menu et enflé, frénétique et plaisant;
Lors ses deux compagnons, délivres se faisant,
De l'outre le premier et l'autre du bâton,
Dansèrent, et j'ai vu leurs pieds aux jambes tortes,
Qui, alternés, faisaient voler les feuilles mortes.



PHYLLIS PRINCESSE DE THRACE

# PHYLLIS PRINCESSE DE THRACE

A tes pieds les flots expirent, ô princesse,
O malheureuse fille du Thrace
Sithon, les flots vont et viennent sans cesse,
Mais à leur retour encore manquent
Les blanches voiles de celui qui toujours
Portait les Dieux dans sa bouche parjure.
Les traits de Vénus étaient doux à ton âme
Quand la bouche de ton amant en pansait la blessure,
Et maintenant tes plaies sont fontaines de flamme
Qui de l'Hèbre glacé ont un autre Phlégéthon.

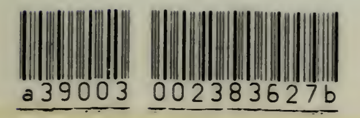
Pleure sur ton hymen aux sinistres auspices,
Et ne t'excuse plus de l'espérance, vois.
Depuis que, pour partir, il eut les vents propices.
La lune a complété son disque quatre fois.

DÉESSE AUX YEUX D'AZUR

MINERVE GLORIEUSE

Déesse aux yeux d'azur, Minerve glorieuse,
Tritogéni', Pallas, pudique, ingénieuse,
Protectrice Athéné qui maintenant habites
Où ma Seine, en flottant, sa course précipite,
Fais que l'intègre voix qui de ma lyre sonne,
Ayant vaincu le temps, d'âges en âges donne
Aux femmes la douceur, aux hommes un cœur pur.
Ainsi je te salue, ô vierge aux yeux d'azur.

# TABLE


a39003 002383627b